



Bulletin des Amis

de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 SION 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LE TEMPLE

CHAPITRE I LE CONTRAT SOCIAL

Dans son *Histoire de la Littérature sous le Gouvernement de Juillet*, M. Alfred Nettement a fait cette belle comparaison:

«Il y a deux grandes lignes en architecture: la ligne païenne, c'est la ligne horizontale qui prend son développement en rasant la terre que nous habitons; la ligne chrétienne, c'est la perpendiculaire qui aspire à quitter notre globe pour se perdre, avec les flèches de nos cathédrales, dans l'infini. Quand l'homme renonce à celle-ci, il cherche à étendre indéfiniment celle-là: il rêve l'infini sur la terre, quand il ne va pas le chercher au ciel. L'infini sur la terre, c'est l'utopie. L'utopie veut réaliser ici-bas l'idéal des religions. L'homme parfait, la terre parfaite, la science humaine remplaçant la sagesse divine et opérant des miracles, voilà le fond de toutes les utopies qui ne sont que la forme suprême du rationalisme absolu, enivré de sa puissance et cherchant à remplir le vide qu'il a creusé dans les intelligences en en chassant la religion.»

Arrachée à la barbarie par l'Eglise et élevée par elle, la société du Moyen Age avait entendu sa Mère, son éducatrice, lui dire que l'homme est sur la terre pour faire son salut, pour préparer son éternité: la vie présente n'est pas la véritable vie, elle n'en est que la réparation.

Cette vérité avait présidé à l'organisation de la société nouvelle, de la société chrétienne. S. Paul avait dit aux dépositaires de l'autorité qu'ils sont les ministres de Dieu pour le bien; et S. Grégoire-le-Grand: «La puissance vous a été accordée d'En-Haut pour que la vertu soit honorée, que les voies du salut soient élargies et que **l'empire de la terre serve l'empire du ciel**.» C'est sur ces données qu'avaient été conçues et fondées les institutions sociales. Elles n'avaient point seulement pour but d'aider les hommes et la société à acquérir les biens de ce monde, à les multiplier, à en tirer les avantages que le Créateur a voulu que nous y trouvions, mais aussi à éléver les âmes, à les sanctifier, à les préparer à leurs destinées éternelles.

Les humanistes détournèrent les yeux de la verticale, qui perce la ciel, pour les fixer sur la ligne horizontale, qui rase la terre. Eux, et ceux qui prirent la suite de leur entreprise, s'attachèrent à faire disparaître des esprits et des coeurs, et d'abord de la société, l'idéal chrétien pour les ramener en arrière vers l'idéal païen.

Nous avons suivi leurs efforts durant les cours des cinq derniers siècles, pour renverser tout ce que l'idée chrétienne avait édifié. Nous avons vu combien ces efforts ont été persévérateurs et sagelement orientés, dirigés qu'ils étaient par une association ténébreuse, dont on ne pouvait se défier, parce qu'on ne la connaissait point. Alors même que les Papes eurent signalé son existence, on ne sut jamais bien la combattre, parce que l'on ignorait ses moyens d'action.

Le protestantisme commença l'œuvre de destruction. Il ne put arriver à dominer en France, ce qu'il désirait surtout, car, depuis des siècles, elle exerçait, sur l'Europe, une magistrature dont il était nécessaire de s'emparer pour la fin à obtenir.

La Révolution fut sur le point d'y réussir; mais la France, après des malheurs inouïs, et sur des ruines sans nombre en tout ordre de choses, finit par se ressaisir. Elle voulut rentrer dans ses voies; mais la secte était là qui veillait, et, avec une sagesse vraiment diabolique, elle sut nous mener où nous sommes dans l'ordre ecclésiastique et dans l'ordre civil, dans les idées et dans les mœurs. Elle espère arriver sous peu au terme des ses efforts: l'anéantissement, non seulement de toutes les institutions créées sous l'inspiration du christianisme, mais de l'idée chrétienne elle-même.

On ne démolit ordinairement que pour réédifier: c'est bien la pensée de la secte. Elle veut élever un nouvel ordre de choses sur les ruines de l'ancien. Elle a son idéal, elle en poursuit la réalisation. Quel est-il? Elle lui a donné un nom: **le Temple**. C'est pour l'édification de ce Temple que, depuis des siècles, elle recrute des maçons.

Que doit être ce Temple? C'est ce sur quoi nous devons maintenant l'interroger.
(à suivre)

Mgr DELASSUS "Le problème de l'heure présente"

ATTALI : zéro pointé

Il ne pouvait manquer au Ve centenaire de 1492, anniversaire de la découverte de l'Amérique, une agression anticatholique, cherchant à déshonorer la grande Chrétienté européenne d'alors. Jacques Attali, haut conseiller du président de la République, a tenu à ce que cette agression soit, sous sa plume, une agression judaïque, explicitement. Et le paradoxe de notre époque fait ainsi que le président de la banque européenne de développement qu'est Attali n'ait rien de plus à cœur que d'insulter le passé de l'Europe. Et d'en couvrir d'immondices la mémoire (1). Tout en dictant aux Européens leur conduite, à l'avenir, comme s'ils n'avaient plus qu'à obéir à l'autorité judaïque.

ANTICHRISTIANISME ABSOLU

C'est à ne pas le croire. Attali dénonce la «*volonté de l'Europe de s'approprier sa foi, de se choisir un Père - Rome - en refusant celui que la Bible lui a donné: Jérusalem*». «*L'Eglise ne peut durer qu'en [...] déplaçant le centre du monde de Jérusalem à Rome*» (pages 315 et 316). Si l'on comprend bien, il faudrait donc restituer, ou plutôt établir, contre Rome, le centre du monde à Jérusalem. Pour cela, l'Europe devrait cesser, de «*chasser les intrus de son sol*» (p. 350), comme elle fit en 1492 pour les maures et les juifs. Et saisir l'occasion du Ve centenaire pour s'adonner à une «*méditation sur la beauté des mélanges*» (fin de la conclusion, p. 353)! Quant à 1492 hors d'Europe, il sera peint par Attali en un antichristianisme également absolu. Ainsi: «*Deux continents se verront confrontés à leur pire ennemi l'Europe. Laquelle les anéantira pour le grand bien de leur âme*» (p. 172).

D'OU IL PARLE

On pourrait d'abord demander à Attali d'où il parle. Car le modèle judaïque en la matière (qu'il omet d'évoquer) nous offre bien pis que tout ce qu'ont pu faire les Européens. Le judaïsme d'avant le Christ, souvent abominable, exige dans le *Deutéronome* (7. 1-4), que les juifs assujettissent les sept nations de la Terre promise, des Hittites aux Jébuséens, «*ne concluent pas d'alliance avec elles, ne leur fassent pas grâce*». Et, racismement, «*ne contractent pas de mariages avec elles*».

Tout le contraire de ce que firent les catholiques ibériques d'après 1492 puisqu'ils nous ont légué un continent ibéro-américain métissé à 80% de sa population. Et si les missionnaires rallièrent le Nouveau Monde au catholicisme, ce fut loin d'être seulement par cette violence intolérante que le même *Deutéronome* (7.5) prescrit exclusivement aux juifs, contre les peuples de la Terre promise: «*Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs stèles, vous couperez leurs pieux sacrés et vous brûlerez leurs idoles*». Aussi, comme dit Attali, «*pour le grand bien de leur âme*». Le premier concile d'Amérique, celui de 1552 à Lima, stipula au contraire: «*L'Eglise ne se croit pas autorisée à détruire les temples et idoles dans les villages d'infidèles*».

Quant au judaïsme *dominateur* de l'actuel Etat d'Israël, on sait assez que, comme son modèle préchristique, il a la plus grande peine, en dépit de l'appel insistant du monde chrétien, à «*conclure alliance, faire grâce*» et «*contracter mariages*» avec les malheureux Palestiniens. Habitants eux aussi de cette Terre promise que le judaïsme d'aujourd'hui s'est réadjugé, «*en anéantissant*» les biens et la patrie d'autrui. Et en refusant à Jérusalem le statut international, pluriconfessionnel et pluriracial, pourtant inscrit dans son histoire et dans son rayonnement, que réclame le Vatican. Mais, de toute manière, l'exposé historique d'Attali prétendant justifier ses condamnations et prescriptions, est une telle suite de bourdes, d'erreurs grossières, de *pataquès* ridicules, qu'il n'est digne que du zéro pointé.

En un autre paradoxe de notre époque: cette inculture encyclopédique, profonde, incroyable, de certains de nos néo-talons rouges énarquo-judaïques. Une inculture n'ayant d'égale que leur prétention. Il faudrait un livre entier pour relever ces bourdes, erreurs et *pataquès* tendancieux, qui ornent presque chaque page du prétentieux ouvrage d'Attali. Montrons-en quelques-uns, bien suffisants.

Page 48, Attali écrit: «*En 1248, Louis IX (Saint Louis) fait brûler tous les manuscrits hébreux de Paris*». C'est faux. Ont été brûlés quelques charretées d'exemplaires du *Talmud*, corps doctrinal judaïque post-biblique et antichrétien qui vient alors d'être condamné par l'université de Paris, sur demande d'expertise à elle faite par le pape. Mais aucun manuscrit hébreu de la Bible elle-même, ou d'autres textes, n'a été brûlé. Page 52, Attali écrit que l'Espagne du XVe siècle force les Juifs à y «*observer des règles très rigoureuses*». Et notre auteur de citer les règlements promulgués en 1412 par la reine de Navarre. *Pataquès*: la Navarre est alors indépendante de l'Espagne (Castille et Aragon), où en fait aucun règlement de ce type n'est

(1)En une discrimination antichrétienne dont s'est bien gardée la grande historiographie juive qui honore nos universités. Celle d'un Marc Bloch hier, montrant la compréhension la plus profonde de la grande chrétienté féodale. Celle d'un Nathan Wachtel aujourd'hui mettant «en garde contre les clichés et stéréotypes» s'en prenant à la Chrétienté conquérante d'Amérique (voir notamment son interview à l'*Histoire*, No 146, juillet-août 1991, pages 126 et 127).

promulgué. Comme souvent dans le livre d'Attali, l'affirmation est donc fausse, et la référence tombe à côté. A la page suivante 53, Attali écrit: *Sixte IV exige des nouveaux Rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, qu'ils nomment des inquisiteurs dans leurs royaumes*. Ce qui est canoniquement absurde et historiquement inexact, le dit pape exposant lui-même, dans sa bulle de fondation de l'Inquisition espagnole, que la demande en vue de cette fondation lui a naturellement été présentée, à l'inverse, par les Rois.

BURGOS PORT DE MER !

Page 92, bourde grossière révélant un étonnant bâclage de l'information: Attali évoque «*la façade atlantique de l'Europe, jalonnée d'autres ports plus ou moins importants*». Parmi lesquels il cite en premier: *Burgos*, dont il détaille les prétenues importations et exportations. Or chacun sait que Burgos est située au cœur du haut plateau castillan, à 856 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à 150 kilomètres de celle-ci... Page 158, *pataquès* mineur mais significatif d'une inculture: il nous est parlé des livres de Christophe Colomb, aujourd'hui «*conservés dans sa bibliothèque de Séville*». Notre auteur, historien trop pressé, a été trompé par le nom de la «*Bibliothèque colombine*», qui existe bien à Séville, y étant toutefois, non celle de Christophe Colomb, mais celle de son fils naturel Fernand. Page 160, le mathématicien juif Abraham Zacuto est fait «*Portugais*», alors qu'il est Espagnol de Salamanque, comme l'a confirmé dès 1935 le spécialiste Cantera dans son étude biographique *Le juif de Salamanque Abraham Zacut*.

Page 163, Attali affirme qu'en 1487 déjà, cinq ans avant son voyage de découverte, Colomb recevait une petite pension de la monarchie espagnole. Or depuis 1900 les spécialistes espagnols (Ramirez, La Torre, Azcona) - dont aucun ne figure dans la bibliographie de notre auteur - ont montré que cette pension n'apparaît dans les comptes de la Couronne d'Espagne qu'à partir de mai 1493, soit après le voyage de découverte; ce qui est tout différent. Et que cette pension était touchée non par Colomb mais par sa maîtresse Béatrice de Arana.

BACLAGE ET INCULTURE

Page 169, Attali prétend que les Indiens d'Amérique, au XVIe siècle, «*n'ont pas de chroniqueurs [européens], hormis l'audacieux Sahagun*». Or des volumes entiers ont été consacrés, par l'Américain Phelan, le Français Baudot, etc..., aux chroniqueurs espagnols de l'Amérique précolombienne, au XVIe siècle. Qui sont une grosse douzaine, hors Sahagun n'ayant donc rien d'*audacieux*: de Motolinia à Coruña, à

Olmos, à Landa, à Duran. Les connaissances qu'ils nous transmettent étant, comme celles venues de Sahagun, d'une extrême richesse, non dépassée par les connaissances ethnographiques d'aujourd'hui.

Page 174 le bâclage, l'inculture et pis, éclatent de nouveau. Attali prétend trouver la preuve que la victoire des armées chrétiennes sur l'islam grenadin n'a pas été une «*glorieuse victoire militaire*», dans les écrits de celui qu'il appelle le «*chroniqueur espagnol de l'époque, Andrea Navajero*». Or Navajero ne fut ni chroniqueur, ni espagnol, ni de l'époque de la campagne contre Grenade. C'était un Italien, ambassadeur de Venise en Espagne, qui ne visita l'Andalousie qu'en 1526, plus d'un tiers de siècle après la prise de Grenade. Son témoignage n'est donc, sur celle-ci, que transmission de lointains on-dits. Qu'Attali a contredits lui-même. Car lorsque Navajero prétend: «*il n'y avait encore que peu d'artillerie*» notre auteur a dépeint, page 44: «*Une énorme armée, utilisant pour la première fois l'artillerie moderne*», artillerie en fait très nombreuse, comme le savent les spécialistes. Mais c'est qu'il faut, à notre auteur, nier les mérites, la modernité des Rois catholiques, en excitant contre eux de ce qu'il croit être un témoignage direct. Au prix de l'oubli de ce qu'il a peu avant écrit lui-même, en suivant cette fois les bons auteurs.

BLUFF JUDAÏQUE

S'il faut déprécier les Rois catholiques, il faut au contraire magnifier tout ce qui est juif, même converti, auprès d'eux. Alors p. 180, Attali présente un de ces juifs convertis: «*le ministre des Finances de la reine d'Espagne, Luis de Santangel*». Là encore, on est dans l'inexact à répétition. Santangel est un simple teneur de livres de comptes de parties du Trésor, exactement un *escribano de ración*. Le ministre des Finances est un bien plus haut personnage, le *mayordomo mayor*, assisté de directeurs généraux, les *contadores mayores*, auxquels n'appartint jamais, non plus, Santangel. Et celui-ci n'est pas affecté auprès de *la reine d'Espagne*, castillane, mais de son mari Ferdinand, dont, aragonais comme lui, il est un des trésoriers (de la Couronne d'Aragon). Toutes ces précisions sont plus importantes qu'elles n'en ont l'air.

Car si Attali fait de Santangel un ministre des Finances, c'est pour rendre plus plausible que celui-ci ait, comme notre auteur l'écrit, «*avoir avancé sur sa propre cassette un million cent quarante mille maravédis*» (p. 201), nécessaires au financement du voyage de Colomb. D'où il résultera que, financée par de l'argent demi-juif, la découverte de l'Amérique serait une magistrale réussite juive. Les Rois catholiques et le peuple espagnol, abominablement européen, passant là encore à la trappe de l'histoire revue et corrigée selon le bluff judaïque d'Attali.

En fait non *certaines sources*, non une *version suspecte de trop hispaniser* l'aventure de Colomb, comme l'écrit Attali, mais les comptes mêmes de l'Etat espagnol font apparaître un double mouvement de fonds. D'abord le comptable Santangel, simplement de par sa fonction et sur ordre, prélève les 1'140'000 maravédis, au bénéfice de l'expédition de Colomb, sur les fonds disponibles de la *Santa Hermandad* intégralement financée par le peuple castillan sous l'autorité de Ferdinand (le transfert est noté dans les archives de Simancas). Puis, dès le 5 mai 1492, trois mois avant le départ de Colomb, le trésorier de la bulle de la Croisade du diocèse de Badajoz rembourse la *Santa Hermandad*, en la personne de son comptable Santangel, des 1'140'000 maravédis pris sur son budget (le document a été retrouvé en 1987).

SON «SATANAS»

Pourquoi ? Parce que, la guerre de Grenade venant de prendre fin, les aumônes collectées dans le peuple castillan pour la Croisade anti-islamique pouvaient être utilisées à d'autres fins, sur ordre des Rois catholiques. Ce sont ces aumônes chrétiennes qui ont donc financé la découverte de l'Amérique. Pas le moindre juif ou *converso*. Deux spécialistes ont fait la lumière à ce sujet: Tarsicio de Azcona en 1964 dans son *Isabel* (p. 674 et 675), et Melquiades Andrés Martin en 1987, dans un livre spécifique consacré au financement de la découverte américaine. Deux ouvrages absents de la bibliographie d'Attali.

Il est curieux de le constater là; dès qu'apparaît le peuple chrétien d'Europe, dans sa féconde générosité naturelle, mais aussi dans sa volonté de se défendre contre les mélanges imposés, notre auteur s'agit, le repousse à haut cri, comme s'il s'agissait de la Grande Incongruité. Ce peuple est son *Satanas*.

Page 211 on lit: «*Un rabbin de Saragosse, Levi ibn Santo, avoue sous la torture des inquisiteurs*». Il faut à tout prix présenter les juifs comme de malheureuses victimes, pantelantes. Au prix ici de la vérité historique. Car les inquisiteurs, n'ayant pouvoir que sur les baptisés (et d'ailleurs ne torturant que très exceptionnellement, sur sentence spéciale signée de l'évêque), n'ont jamais torturé, ni poursuivi en quoi que ce soit, de rabbin ou de juif. En fait ledit rabbin venait dénoncer de lui-même un juif apparemment converti au christianisme et pratiquant encore en secret le judaïsme. Ainsi, que, pour leur honte, les rabbins le faisaient souvent, en haine des convertis. Et en collaborateurs de l'Inquisition.

PENSEZ !

Page 221 le tableau statistique de l'expulsion des juifs

d'Espagne est entièrement faux, par un oubli significatif: est passé sous silence le retour en Espagne de *plus d'un tiers* des expulsés, baptisés dans leur exil transitoire ou demandant le baptême, que note le plus récent historien, pourtant pro-juif, de l'expulsion, Béatrice Leroy (1990). S'ajoutant aux 50 000 juifs qui étaient restés en Espagne, demandant aussi le baptême. Ce qui fait qu'en réalité l'expulsion s'est traduite par plus d'entrées nouvelles dans le christianisme que de départs définitifs d'Espagne (plus de 100 000 juifs se sont convertis sur 200'000). Mais dire cela ne ferait pas bon effet. Pensez: plus d'un tiers des juifs revenant d'eux-mêmes en Espagne, pour s'y convertir!

Fâché décidément avec la connaissance, même élémentaire, de son sujet, Attali écrit p. 275 que le projet de Magellan pour le premier tour du monde «*est accepté par Ferdinand d'Aragon, en mars 1518, quelques mois avant la mort du souverain, qui aura été de toutes les aventures*». Effort d'amabilité à relever à l'égard du Roi catholique. Tombant hélas à plat, car Ferdinand n'a pu être de cette aventure-là, par la faute de sa mort, survenue le 23 janvier 1516. Plus de deux ans avant ladite acceptation du projet qui est bien de mars 1518, mais à cette date est le fait du successeur et petit-fils de Ferdinand: Charles Quint. La lecture ultra-rapide de la documentation produit, à la page suivante, cet autre lapsus: le navire de Magellan qui a réussi le premier tour du monde est dit, par Attali, revenir «*au Portugal*». Notre auteur est trompé là par le fait que Magellan est portugais de naissance. Mais son expédition étant espagnole, le navire revient bien entendu en Espagne: la scène de ce retour inoui, bien connue, a lieu à San Lucar de Barrameda, avant-port de Séville.

CE QU'ON VEUT FAIRE CROIRE

Page 283, nouvelle grosse inexactitude, malveillante cette fois: à Grenade «*Cisneros fait baptiser les enfants musulmans*». En fait Cisneros n'a fait baptiser que les enfants des renégats chrétiens, les elches, petite minorité. Nullement les *enfants musulmans* de la masse islamique, comme on veut le faire croire au lecteur.

Suit, sur cette lancée, une rafale d'autres inexactitudes, très graves cette fois, où la malveillance, la haine du nom chrétien se révèlent à visage découvert. Page 284, Attali écrit: «*L'Eglise [...] entérine la doctrine d'Aristote sur les esclaves naturels et considère les Indiens comme des êtres inférieurs barbares*». Or l'archiconnue bulle *Sublimis Deus* de Paul III, en 1537, dit exactement et solennellement le contraire: «*Les Indiens sont de toute évidence des hommes véritables [...] capables de recevoir la foi chrétienne. [...] Ils ne doivent être privés ni de leur liberté, ni de la jouissance de leurs biens [...] ni être réduits en servitude*».

(suite page 13)

Deux lignes plus loin, Attali formule cette autre énormité haineuse: «*En 1512, à Burgos, Ferdinand confirme que le droit de propriété ne peut être reconnu aux indigènes et que l'esclavage est licite*». C'est évidemment le contraire. D'une part même le système de l'*encomienda* n'enlève en rien aux indigènes la propriété personnelle ou collective de leurs terres, comme l'a surabondamment montré sur archives le spécialiste Silvio Zavala. Et comme le précisent les lois de Burgos elles-mêmes qui stipulent que l'Indien doit avoir «*sa maison et sa propriété rurale personnelle*». D'autre part, ainsi que le note l'autre spécialiste, Angel Losada, dans les lois de Burgos «*le principe de base est la liberté de l'Indien, sous le contrôle de deux inspecteurs dans chaque village*».

Page 287 Attali n'en revient pas moins à ce type d'accusation, écrivant qu'au Pérou «*Pizarre organise un esclavage systématique des Indiens et un partage de leurs terres entre ses compagnons*». C'est toujours le même contresens dénoncé par Zavala: au Pérou, comme ailleurs, l'*encomienda*, alors simple seigneurie fiscale, n'enlève en rien leurs terres aux Indiens. Et il n'y a aucun esclavage systématique, comme le montrent les rapports du *Protecteur général des Indiens*, l'évêque Valverde, nommé par Charles Quint. Esclavage d'ailleurs prohibé absolument par les *Lois nouvelles* de 1542 qui furent, sur ce point, appliquées avec rigueur.

LE FRANCISCAIN FAIT JÉSUITE

La page 289 apporte une confirmation de l'ignorance profonde de son sujet, par notre auteur. Du grand ethnographe de la civilisation aztèque, le franciscain Sahagun, archiconnu lui aussi, comme franciscain-type, Attali fait... *un Jésuite*. Déjà p. 99, Attali a montré qu'il n'a jamais lu Sahagun. Il a prétendu là que «*l'Empire aztèque dispose alors de connaissances exceptionnelles: écriture [...]*». Or la manière même de s'informer employée par Sahagun fait éclater le contraire: les Aztèques ignoraient l'écriture.

Aucun texte en effet ne pouvant être fourni par eux au franciscain, celui-ci reçut ses informations de vieux Indiens savants, sous forme «*de peintures, manière d'écrire qu'ils utilisaient dans leur culture*». Le nahuatl, la langue aztèque, ne pourra être écrite, par les jeunes générations, que grâce à l'alphabet latin apporté par les conquistadors.

Page 295, Attali conclut son délirant tableau de prétendue histoire par cette affirmation: «*A la fin du XVIe siècle, après l'épuisement de l'or et l'extermination des populations locales, l'Amérique redévient un continent encombrant, sans ressources ni habitants pour forger l'"homme nouveau"*». Or au Pérou, commence alors le *Siècle religieux* qui donne six saints canonisés, sous saint Turibe, archevêque de Lima et «*la plus haute lumière de tout l'épiscopat américain*». En même temps que

s'impose la massive production d'argent et de mercure des mines de Potosi et de Huencavelica, à partir de 1575, qui domine dès lors la politique monétaire de l'Europe. Au Mexique, l'argent de Zacatecas est produit lui aussi massivement, à partir de 1550. Et, comme l'écrit le récent prix Nobel, le Mexicain Octavio Paz: «*Depuis la seconde moitié du XVIe siècle, la Nouvelle-Espagne fut une société stable, pacifique et prospère*».

MANQUES BÉANTS

Enfin, outre toutes ces bourdes naïves ou intéressées, il y a dans le 1492 d'Attali des silences, des manques béants, plus scandaleux encore. Pratiquement pas un mot sur cet événement spirituel capital: la première réforme catholique, en Espagne, d'où sortiront ces figures essentielles de l'Europe: Jean de Dieu, Victoria, Ignace de Loyola, Louis de Léon, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix. Et qui, par eux, sera la digue victorieuse contre l'expansion de la Réforme. Pratiquement rien non plus sur la première *Bible polyglotte* de l'histoire du monde qui sera le premier fruit de cette Réforme catholique d'Espagne. Et qui, répliquant par avance magistralement à Attali, montre que Jérusalem ne cesse d'être fort bien dans Rome. Cette *Bible polyglotte*, commencée par Cisneros dès 1502 donne en effet, pour la première fois en même temps, les textes hébreu, araméen, grec et latin de l'entièvre Écriture. Dans un chef-d'œuvre d'érudition (textes pour la première fois revus avec soin) et de typographie (caractères originaux taillés et fondus spécialement).

Qu'importe pour notre néo-talon rouge !

Jouant le petit-maître italianisant (si on rejette Rome en principe, on s'y ébroue et on en rêve sans cesse; de Jérusalem on y ferait sûrement des voyages clandestins), Attali écrit qu'en 1492 «*l'Italie bruisse de mille chantiers*». Qu'il détaille à loisir, jusque dans les futilités. Mais il n'a pas un mot pour la non-futilité des mille chantiers dont bruisse alors, aussi, l'Espagne isabéline. Notamment dans ce modèle donné à la protection sociale de toute l'époque: les hôpitaux immenses et superbes des Rois catholiques à Saint-Jacques de Compostelle, de la Sainte-Croix à Tolède, bientôt des Rois à Grenade, et des Cinquante Plaies à Séville. Le dernier comptant jusqu'à 3 000 lits, ce qui en faisait le plus grand d'Europe. Et le premier, aujourd'hui hôtel de luxe, étant, note le professeur de Princeton, Américo Castro: «*d'une beauté et d'une magnificence unique dans l'Europe d'alors*».

Cela n'a sûrement aucun intérêt pour Attali. Mais, d'ailleurs, le sait-il même? Ce serait bien étonnant.

Jean Dumont

(Extrait de "FIDELITER" No 85, Janv. / Fév. 1992)

SAN SALVADOR

Dans son essai sur le sens chrétien de l’Histoire, Dom Guéranger déroule devant nous le panorama de la sainteté au cours des âges. Après le développement ascendant du XIII^e siècle, siècle de saint François et de saint Dominique de Guzman, siècle de saint Thomas d’Aquin et de saint Bonaventure, il voit le commencement de l’affaissement de la chrétienté dès le XIV^e siècle, où “*Dieu paraît se montrer plus avare de saints*”. A part l’illustre Catherine de Sienne, il n’en voit pas un seul dont l’action, à cette époque, se soit fait sentir au loin. Quant au XVe siècle, il lui paraît “*plus malheureux encore*”. Pour contrecarrer les doctrines anarchiques de funestes docteurs, pour contrer l’étandard déjà levé contre la chrétienté par Wiclef et Jean Huss, Dieu ne suscita guère que “*cet Ange de son jugement, saint Vincent Ferrier, dont l’effet extraordinaire sur plusieurs royaumes montre cependant que le sens de la sainteté vivait encore dans les masses*”.

Certes, en ce XVe siècle, ”*pauvre en saints*”, il y a aussi sainte Jeanne d’Arc, qui protégera la ”*Fille aînée de l’Eglise*” de l’anglicanisme. Mais le jugement, somme toute peu élogieux, du docte bénédictin de Solesmes, valait pour la chrétienté en Europe.

Car, si la figure de saint Bernard de Clairvaux, qui incarne tout l’esprit du Moyen-Age, éclaire le XII^e siècle, si celles de saint François d’Assise et de saint Thomas d’Aquin réchauffent et illuminent le XIII^e siècle, ne peut-on pas trouver deux figures exceptionnelles qui caractériseraient malgré tout le XVe siècle pour lui donner un éclat fulgurant au regard de l’Eglise missionnaire de Jésus-Christ et même de l’humanité?

Si. Il s’agit, pensons-nous, d’une grande dame, et d’un grand navigateur. **D’une grande dame:** nous voulons parler de la reine d’Espagne, **Isabelle la Catholique**, ”*l’âme des Découvertes, la patronne des Indes, la protectrice du vrai et du juste, l’image du beau et du bon, l’idéal de la supériorité royale*” (1). L’Eglise canonisera peut-être un jour ”*cette âme d’élite qui éprouvait le respect qu’imposaient les mis-*

sions providentielles” (2).

A ce propos, nous ne pouvons omettre d’exprimer notre regret et notre étonnement de ce que la procédure de canonisation d’Isabelle de Castille ait été suspendue ”*sine die*”, sous la pression conjuguée du Conseil pontifical pour l’unité des chrétiens (auquel son rattachées les relations avec le judaïsme), des artisans catholiques du dialogue judéo-chrétien et de la communauté juive (3). Attendons des jours meilleurs pour que justice soit faite à la magnanimité souveraine.

D’un grand navigateur: Christophe COLOMB qui, par les routes maritimes qu’il ouvrit, fut le plus grand évangélisateur laïc de tous les temps. La cause, pour étudier l’héroïcité de ses vertus et l’authenticité de ses miracles, a été introduite à Rome, notamment par l’épiscopat français, dès le pontificat de Pie IX.

Le pape Pie IX avait demandé au Comte Roselly de Lorgues d’écrire une vie documentée et ”*catholique*” de celui qui mérita d’être surnommé le ”*révélateur du globe*”, une vie à la gloire de ce vainqueur de l’océan et pour l’honneur de la Religion. Quand l’ouvrage fut achevé, le pontife félicita son auteur d’avoir si bien relaté la vie et les actes de ”*Christophe COLOMB, qui, enflammé de zèle pour la foi catholique, résolut, en entreprenant la plus audacieuse des navigations, de découvrir un nouveau monde, non pour ajouter de nouvelles terres à la souveraineté de l’Espagne, mais afin de placer de nouveaux peuples sous le règne du Christ, ce qui veut dire de l’Eglise*” (4).

A son tour, le pape Léon XIII, replaça parfaitement le mobile déterminant des quatre expéditions de l’intrépide ”*Génois*”, mobile aux antipodes de la conquête de la gloire personnelle et de la recherche des richesses temporelles. ”*Car, écrivait ce pape, pour peu que l’on recherche quelle fut chez Christophe COLOMB la principale raison qui le détermina à conquérir ”la ténébreuse mer” et dans quelle pensée il s’efforça de réaliser son projet, on ne saurait douter que la foi catholique n’ait eu la plus grande part dans la conception et l’exécution de l’entreprise, en*

(1) Christophe Colomb, par Roselly de Lorgues, L. IV, ch. XI.

(2) Ibidem.

(3) La Documentation Catholique, no 2026, 21 avril 1991.

(4) Pie IX: Bref de félicitations et de bénédictions à Roselly de Lorgues.

sorte qu'à ce titre-là même le genre humain doit une grande reconnaissance à l'Eglise... Sur toutes les considérations humaines, le motif de la religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui, elle qui, sans contredit, lui inspira la pensée et la volonté de l'exécution et lui donna, jusque dans les plus grandes difficultés, la persévérance avec la consolation. Car il est constant que la principale idée et la conception qui dirigea son esprit, ce fut d'ouvrir un chemin à l'Evangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers” (1).

Celui, à qui l'Eglise catholique doit d'avoir doublé la surface des terres évangélisées, fait donc partie des plus grands hommes de ce monde, personnalité semblable, en bien des points, à celle de l'extraordinaire Moïse.

On sait, par le livre de l'Exode, à quelles épreuves fut soumis le premier Chef du peuple hébreux et quelles prières ferventes il adressa à Dieu aux moments les plus tragiques. Dans une pièce de théâtre (2), un auteur met dans la bouche de COLOMB, menacé de mort par son équipage lors même de la première expédition, cette prière d'une sublime grandeur, digne du grand Patriarche: “*Terre promise à mes inspirations! disait-il dans l'amertume de sa douleur, mes yeux ne verront pas tes ombrages, mes pieds ne foulent pas ton sol! Mon Dieu! tant de vaines supplications, tant de démarches difficiles, tant de dégoûts, d'affronts, de rebuts, d'outrages, pour arriver où je suis, et ne pouvoir recueillir le fruit de toutes ces épreuves! Serait-ce donc un tort de vouloir faire du bien aux hommes, puisque leur volonté s'acharne ainsi contre moi?*”

“*Sauveur du monde!*” s'écria-t-il en levant la tête vers le ciel, où resplendissaient des myriades d'étoiles, et se transportant en esprit dans cette nuit sainte et mystérieuse du jardin des Oliviers, *votre œuvre s'est accomplie après votre mort; la mienne, tout humble qu'elle est auprès de la Rédemption aura peut-être le même sort: un autre suivra ma trace, le lien que je voulais établir se formera par les mains d'un plus heureux que moi, et ma mort n'empêchera pas que toutes les parties du monde ne vous bénissent et vous adorent!” (3).*

Le matin même où il devait mourir, la mer apporta près du bateau un roseau et des petits bâtons qui paraissaient travaillés avec le fer. Une terre verdoyante se montra peu à peu aux yeux des Espagnols. Le vendredi 12 octobre 1492, “en mettant les pieds sur cette terre, l'Amiral et ceux qui l'accompagnaient se prosternèrent pour en baisser le sol sauveur. Ayant pénétré plus avant, le navigateur, qui tenait en main le pavillon royal, prit solennellement possession de cette île au nom des souverains d'Espagne, et l'appela la terre de SAN SALVADOR” (4). Puis ce fut la découverte de dizaines d'îles et surtout de la Terra Nuova.

Au bout de tant de courses et après mille déboires auprès de la Cour royale alors que la reine Isabelle était déjà morte, épousé de déceptions humaines et de fatigues, revêtu de la robe du *Poverello d'Assise*, âgé à peine de soixante-dix ans, le 20 mai 1506, à midi, jour de l'Ascension, celui qui avait planté la Croix dans le Nouveau Monde, l'homme du XVe siècle, rentrait à son Sauveur, Divin Port de l'éternité. Deux heures auparavant, il avait prononcé ces ultimes paroles: “*Mon Dieu! faites que le bonheur des cieux me dédommage des gloires de la terre! Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains!*”.

Puissent ces lignes aider nos Amis et Bienfaiteurs à célébrer religieusement le cinq centième anniversaire de l'importante découverte de l’“*Amiral de la Sainte Vierge*” et “*navigateur pour l'Eglise de Jésus-Christ*”. Les mass média ne manqueront sans doute pas de nous le présenter sous un jour tout différent!

Que, du haut du ciel, où nous pensons qu'il se trouve depuis longtemps, Christophe COLOMB souffle dans nos âmes un grand élan missionnaire et nous inspire des œuvres magnanimes de miséricorde. La récompense, que saint Paul annonce aux généreux combattants (5), est le salut pour chacun, mais aussi cette victoire commune qui est le triomphe et l'exaltation de l'Eglise militante ici-bas.

Abbé Jean-Paul ANDRE

(1) Léon XIII: lettre aux archevêques et évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, 16 juillet 1842.

(2) Madame Lebassu-d'Helf: COLOMB ou la Terre Promise.

(3 - 4) Ibidem.

(5) I Cor. IX, 24, 25.

LE CHRIST ROI DES NATIONS

Le Père A. PHILIPPE C.ssR.
Le catéchisme des Droits Divins dans l'Ordre Social.
JÉSUS-CHRIST, MAÎTRE ET ROI !

SIXIÈME LEÇON

PIUSSANCE DE L'ÉGLISE DANS L'ORDRE SOCIAL ETABLI PAR DIEU.

Quatrième question.- Mais, dans ces conditions, il revient à l'Eglise le titre de Reine et au Pape le titre de Roi.

Réponse.- Incontestablement. L'Eglise n'a au-dessus d'Elle, ni à côté d'Elle, personne qui puisse l'éclairer, l'enseigner, la diriger, sinon Dieu, l'Esprit de Dieu et Jésus-Christ. Si Jésus-Christ est vraiment Roi, parce qu'il exerce une autorité sur les individus, sur les Sociétés et sur toute Autorité, pareillement la Sainte Eglise est Reine, parce qu'elle doit enseigner aux hommes, chargés de l'autorité, leurs devoirs. Elle régit véritablement, donc Elle est Reine.. Au même titre et pour les mêmes raisons le Pape est vraiment Roi.

Cinquième question. - Quelle sont les conséquences immédiates de

ces vérités?

Réponse.- La première de toutes ces conséquences c'est que Jésus-Christ et son Eglise ont l'obligation d'intervenir dans tout l'Ordre Social. Dans toute obligation sociale, quelle qu'elle soit, ils ont comme mission divinement imposée, d'éclairer les Peuples et les Sociétés sur leur devoirs. C'est ce qu'enseigne le Saint-Siège, dans une lettre adressée par lui à l'Archevêque de Tours.

« Au milieu des bouleversements actuels, il importe de redire aux hommes que l'Eglise est, de par son institution divine, la seule arche de salut pour l'humanité. Etablie par le Fils de Dieu sur Pierre et ses successeurs, elle est non seulement la gardienne des vérités révélées, mais encore la sauvegarde nécessaire de la loi naturelle. Aussi est-il plus opportun que jamais d'enseigner comme vous le faites, Monseigneur, que la vérité libératrice pour les individus comme pour les sociétés est la vérité surnaturelle dans toute sa plénitude et dans sa pureté, sans atténuation ni diminution et sans compromission , telle ,en un mot, que Notre Seigneur Jésus-Christ est venu l'apporter au monde, telle qu'il en a confié la garde et

(à suivre)

A l'occasion du 500ème anniversaire de la découverte du Nouveau Monde un Colloque, tenu à la faculté de Paris II, à réuni Plusieurs historiens qui ont traité différents thèmes relatifs à cet événement. Nous vous proposons ci-dessous les titres de ces conférences enregistrées sur cassettes.

Auteurs et réf.	Titres	Nbre	Durée	Prix
Mr Yves DURAND C1 D	“LA LÉGENDE NOIRE ESPAGNOLE EN FRANCE DU XVIème AU XVIIème SIECLE” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-
Mme MILLET-GERARD C2 M	“LÉON BLOY ET CHRISTOPHE COLOMB” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-
Mr. J. Pierre BRANCOURT C3 Br	“LA PERMANENCE DE L'IDÉE DE CROISADE AU XVIIème S.” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-
Mr J. Paul Le FLEM C4 F	“Le CLIMAT RELIGIEUX SOUS LE REGNE DES ROIS CATHOLIQUES” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-
Mr Jacques HEERS C5 H	“1942, COLONISATION ET ESCLAVAGE ” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-
Mr Jean IMBERT C6 I	“LAS CASAS ET LES INDIENS ” Faculté de Paris II, le 8. Fév. 1992	1 K7	C 60	Fr. 10.-

(Les 6 cassettes au prix de Fr. 50.-)

BON DE COMMANDE

Nom : Prénom :

Rue : Code : Ville : Pays :

C1 D C2 M C3 Br C4 F C5 H C6 I

____ ____ ____ ____ ____ ____

Retourner à :
Les Amis de St François de Sales
C.P. 2346 CH – SION 2 Nord